

ABRÉGÉ D'UN SERMON

POUR LE

VINGT ET UNIÈME DIMANCHE APRÈS LA
PENTECOTE.

La parabole du serviteur à qui le maître avait quitté dix mille talents, qui fait exécuter son conservateur pour cent deniers, avec une rigueur effroyable¹.

Trois vérités dans cette parabole : 1° que tout pécheur contracte une dette envers la justice divine : 2° qu'il ne peut jamais lui en faire le paiement, ni en être quitte, si Dieu ne la lui remet par pure grâce : 3° que la condition qu'il y oppose, c'est que nous remettions aux autres.

I^{er} POINT. Le péché est une dette : *Dimitte nobis debita nostra*² : « Remettez-nous nos dettes. » On doit en deux façons : 1° lorsqu'on ôte à quelqu'un par injustice : 2° lorsqu'il nous prête volontairement. Il nous a assistés dans notre nécessité, il est juste que nous lui rendions dans notre abondance. Nous devons à Dieu en toutes les deux manières. Contrat avec lui : si vous l'observez, bénédiction ; sinon, malédiction : le peuple l'accepte ; *Amen*³. Donc en observant, Dieu vous doit ; autrement vous lui devez. Quoi ? toutes les malédictions. Au Deuté.

II^e POINT. Si bien que tout ce qui nous reste après le péché, ne nous reste plus que par grâce. Notre évangile : *Jussit eum Dominus ejus venundari, et uxorem ejus, et filios, et omnia que habebat, et reddi*⁴ : « Son maître com-
« manda qu'on le vendit, lui, sa femme et ses en-
« fants, et tout ce qu'il avait, pour satisfaire à
« cette dette. » Le pécheur mérite d'être affligé en sa personne, en ce qui lui est cher, en sa postérité : *Insuper et universos languores, et plagas que non sunt scriptæ in volumine legis hujus*⁵ : « et même tous les maux et toutes les plaies qui
« ne seraient pas marquées dans ce livre de la loi ; » parce que, temporelles. Mais il y a un autre livre, le Nouveau Testament, qui n'a que des promesses, et aussi des menaces spirituelles, plus terribles.

Voilà ce que nous devons. [Nous sommes insolubles] : preuve, la croix de Jésus-Christ. Innocent, il ne devait rien : *Princeps hujus mundi in me non habet quidquam*⁶ : « Le prince de
« ce monde n'a rien en moi qui lui appartienne. » pourquoi paye-t-il ? Il est caution. On ne discute

¹ *Matth. XVIII, 23.*² *Id. VI, 12.*³ *Deut. XXVII, 15 et seqq.*⁴ *Matth. XVIII, 25.*⁵ *Deut. XXVIII, 61.*⁶ *Joan. XIV, 30.*

la caution, que lorsque la partie principale est insolvable : Jésus est donc contraint par corps. Mais puisqu'il a payé, nous sommes donc quittes. [Nullement : il faut encore que] l'application [de ses mérites se fasse en nous ;] autrement c'est comme s'il n'était pas mort. C'est pourquoi le supplice éternel s'ensuit ; éternel, parce qu'il doit durer jusqu'à l'extinction de la dette : or jamais elle ne peut être acquittée ; donc toujours pourrir dans la prison. Dette gratuitement remise par les sacrements.

Voulez-vous toujours laisser votre caution dans la peine ? ne le voulez-vous pas tirer de la croix où vos péchés l'ont mis ? Tant que le péché est en vous, il est toujours en croix : *Rursum crucifigentes sibimetipsis Filium Dei*¹ : « autant
« qu'il est en eux, ils crucifient de nouveau le Fils
« de Dieu. »

III^e POINT. Application de la condition, pour les prisonniers. Sentiment de vengeance contre ceux qui les font receler, etc. Imprécations, souhaits. C'est vouloir rendre Dieu complice de nos vengeances : le Père de miséricorde, etc.

PREMIER SERMON

POUR LA FÊTE

DE L'EXALTATION DE LA SAINTE CROIX.

SUR LA VERTU DE LA CROIX DE J. C.

Combien grande l'entreprise de rendre la croix vénérable. Puissance absolue et miséricorde infinie, deux choses dans lesquelles consiste la gloire de Dieu : comment éclatent-elles mieux dans la croix du Sauveur. Changements admirables qu'elle a produits dans le monde : raisons que nous avons de mettre en elle toute notre gloire. Sentiments et actions qui prouvent que la croix est pour nous un sujet de scandale.

Mihi autem absit gloriari, nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi.

Pour moi, à Dieu ne plaise que jamais je me glorifie, si ce n'est en la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ!
Galat. VI, 14.

Ce n'a pas été une petite entreprise de rendre la croix vénérable : jamais chose aucune ne fut attaquée avec des moqueries plus plausibles. Les Juifs et les Gentils en faisaient une pièce de raillerie ; et il faut bien que les premiers chrétiens aient eu une hardiesse et une fermeté plus qu'humaines, pour prêcher à la face du monde, avec une telle assurance, une chose si extravagante. C'est pourquoi le grave Tertullien se vante que la croix de Jésus, en lui faisant mépriser la honte,

¹ *Hebr. VI, 6.*

l'a rendu impudent de la bonne sorte, et heureusement insensé. « Laissez-moi, » disait ce grand homme quand on lui reprochait les opprobres de l'Évangile ; « laissez-moi jouir de l'ignominie de mon Maître, et du déshonneur nécessaire de notre foi. Le Fils de Dieu a été pendu à la croix ; je n'en ai point de honte, à cause que la chose est honteuse. Le Fils de Dieu est mort ; il est croyable, parce qu'il est ridicule. Le Fils de Dieu est ressuscité ; je le crois d'autant plus certain, que, selon la raison humaine, il paraît entièrement impossible¹. » Ainsi la simplicité de nos pères se plaisait d'étourdir les sages du siècle par des propositions étranges et inouïes, dans lesquelles ils ne pouvaient rien comprendre ; afin que la gloire du monde s'évanouissant en fumée, il ne restât plus d'autre gloire que celle de la croix de Jésus.

Bienheureuse Mère de mon Sauveur, que la Providence divine, voulant éprouver votre patience, amena aux pieds de la croix, où l'on déchirait vos entrailles ; puisque vous êtes de toutes les créatures celle qui en a le mieux vu l'infamie, et celle qui en a le mieux connu la grandeur, aidez-nous, par vos pieuses intercessions, à célébrer la gloire de votre Fils crucifié pour l'amour de nous. Je vous le demande par cette douleur maternelle qui perça votre âme sur le Calvaire, et par la joie infinie que vous ressentîtes, quand le Saint-Esprit descendit sur vous pour former le corps de Jésus après que l'ange vous eut saluée par ces divines paroles : *Ave, etc.*

Le grand Dieu tout-puissant, qui de rien a fait le ciel et la terre, qui a tiré les astres et la lumière du sein d'un abîme infini de ténèbres ; ce Dieu, pour faire éclater sa puissance d'une façon extraordinaire en la personne de son cher Fils, a voulu que la plus grande infamie fût une source de gloire incompréhensible. C'est pourquoi le sauveur Jésus, encore qu'il eût vécu comme un innocent, a fini sa vie comme un criminel ; et comme si le gibet et la mort n'eussent point eu pour lui assez de bassesse, il a choisi volontairement de tous les supplices le plus honteux, et de toutes les morts la plus inhumaine. En effet, le tourment de la croix qu'est-ce autre chose qu'une longue mort, par laquelle la vie est arrachée peu à peu avec une violence incroyable, pendant qu'une nudité ignominieuse expose le pauvre supplicié à la risée des spectateurs inhumains ? si bien que le misérable patient semble en quelque sorte n'être élevé au-dessus de ce bois infâme, qu'afin de découvrir de plus loin une mul-

titude de peuple, qui repaît ses yeux du spectacle de sa misère.

Non, l'imagination humaine ne se peut rien représenter de plus effroyable ; et jamais on n'a rien inventé ni de plus rigoureux pour les scélérats, ni de plus infâme pour les esclaves. Aussi le maître de l'éloquence, accusant un gouverneur de province d'avoir fait crucifier un Romain, représente cette action comme la plus noire et la plus furieuse qui puisse tomber dans l'esprit d'un homme, et proteste que par un tel attentat, la liberté publique et la majesté de l'empire étaient violées². C'était assez d'être né libre, fidèles, pour être exempt de cet horrible supplice. Il ne fallait pas seulement que ceux que l'on attachait à la croix fussent les plus détestables de tous les mortels, mais encore les derniers et les plus abjects. Ainsi, ce que les Romains trouvaient insupportable pour leurs citoyens, les Juifs parricides l'ont fait souffrir à leur roi.

Mais ce qui surpasse tous les malheurs, c'est que, selon la remarque du saint apôtre, « le crucifié est maudit de Dieu³, » comme il est écrit au Deutéronome : « Maudit de Dieu le pendu au bois⁴ ! » Et qu'y a-t-il donc de plus honteux que la croix, puisque nous y voyons jointes ensemble l'exécration des hommes, et la malédiction du Dieu tout-puissant ? Après cela, dites-moi, je vous prie, quelle est notre audace de ne rougir pas d'adorer un Maître pendu ? et où est le front de l'apôtre, qui ayant dit aux Corinthiens, « qu'il ne souffrira pas que sa gloire lui soit ravie⁵, » ne craint pas de dire aux Galates : « A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la croix de Jésus ? » Quel honneur, quelle gloire à un homme qui témoigne en être jaloux ! Ah ! pénétrons sa pensée, chrétiens, et apprenons à nous glorifier avec lui dans les opprobres de notre Sauveur. Pour cela, suivez, s'il vous plaît, ce raisonnement.

La gloire du chrétien ne peut être que la gloire de Dieu ; d'autant que le chrétien ne trouve rien qui soit digne de son ambition et de son courage, que les choses divines et immortelles. Or, la gloire de Dieu consiste en deux choses : premièrement en sa puissance absolue, et après en sa miséricorde infinie ; car, pour avoir de la gloire, il faut être grand, et il faut faire éclater sa grandeur. Si l'éclat n'est appuyé sur une grandeur solide, il est faible, et n'a qu'un faux jour ; et si la grandeur est cachée, elle ne brille pas de cette belle et pure lumière, sans laquelle la gloire ne peut subsister. Je dis donc que la gloire de Dieu est en sa puis-

¹ *Cicer. in Verrem. lib. VII.*² *Gal. III, 13.*³ *Deut. XXI, 23.*⁴ *1. Cor. IX, 15.*⁵ *De Carne Christi, n° 5.*

sance et en sa bonté. Par la première, il est majestueux en lui-même; par l'autre, il est magnifique envers nous. Par la puissance, il enferme en son sein des trésors et des richesses immenses; mais c'est la miséricorde qui ouvre ce sein, pour les faire inonder sur les créatures. La puissance est comme la source, et la miséricorde est comme un canal. La puissance fournit ce que distribue la miséricorde; et c'est du mélange de ces deux choses que naît ce divin éclat que nous appelons la gloire de Dieu.

Ce qui a fait dire ces beaux mots au psalmiste: « Dieu, dit-il, a parlé une fois¹. » J'entends ici par cette parole le bruit de la gloire de Dieu, qui retentit par tout l'univers, selon ce que dit le même psalmiste: « Les cieus racontent la gloire de Dieu, et le firmament publie la grandeur de ses œuvres². » Dieu donc a parlé une fois, dit David: et qu'est-ce qu'il a dit, grand prophète? « Il a parlé une fois; et j'ai, dit-il, entendu ces deux choses, qu'à Dieu appartient la puissance, et qu'à lui appartient la miséricorde³. » Par où vous voyez manifestement que Dieu ne se glorifie que de sa puissance et de sa bonté. C'est la véritable gloire de Dieu, parce que la miséricorde divine, touchée de compassion de la bassesse des créatures, et sollicitant en leur faveur la puissance; en même temps qu'elle orne ce qui n'a aucun ornement par soi-même, elle fait retourner tout l'honneur à Dieu, qui seul est capable de relever ce qui n'est rien par sa condition naturelle.

Ces choses étant ainsi supposées, passons outre maintenant, et disons: La gloire de notre Dieu est en sa puissance et en sa bonté, ainsi que nous l'avons vu fort évidemment; or, c'est en la croix que paraissent le mieux la puissance et la miséricorde divine; ce que je me propose de vous faire voir, avec la grâce du Saint-Esprit. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul, qui dit « que tout l'Évangile consiste en la croix, » appelle l'Évangile « la force et la puissance de Dieu⁴. » Et d'ailleurs il ne nous prêche autre chose, sinon que « la croix nous rend Dieu propice, et nous assure sa miséricorde par Notre-Seigneur Jésus-Christ⁵. » Par conséquent il est vrai que la croix est la gloire des chrétiens; et quand je vous aurai montré dans le supplice de notre Maître ces deux qualités excellentes, je pourrai dire avec l'apôtre saint Paul: « A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la croix de Jésus! » C'est le sujet de cet entretien. Je considère aujourd'hui comme

¹ Ps. LXI, 12.

² Ibid. XVIII, 1.

³ Ibid. LXI, 12, 13.

⁴ I. Cor. I, 17, 18.

⁵ Ephes. II, 16, 18. Colos. I, 20.

les deux bras de la croix du sauveur Jésus: dans l'un je me représente un trésor infini de puissance, et dans l'autre, une source immense de miséricorde.

Inspirez-nous, ô Seigneur Jésus! afin que nous célébrions dignement la gloire de votre croix. Et vous, ô peuple d'acquisition¹, vous que le sang du prince Jésus a délivré d'une servitude éternelle, contemplez attentivement les merveilles de la mort triomphante de votre invincible libérateur. Commençons avec l'assistance de Dieu, et glorifions sa toute-puissance dans l'exaltation de sa croix.

PREMIER POINT.

Si vous voyez Notre-Seigneur Jésus-Christ abandonné à la fureur des bourreaux, s'il rend l'âme parmi des douleurs incroyables, ne vous imaginez pas, chrétiens, qu'il soit réduit à cette extrémité par faiblesse ou par impuissance: ce n'est pas la rigueur des tourments qui le fait mourir; il meurt, parce qu'il le veut; « et il sort du monde sans contrainte, parce qu'il y est venu volontairement: » *Abcessit potestate, quia non venerat necessitate*². La mort dans les animaux est une défaillance de la nature: la mort en Jésus-Christ est un effet de puissance. C'est pourquoi lui-même parlant de sa mort, il dit: « J'ai la puissance de quitter la vie, et j'ai la puissance de la reprendre³. » Où vous voyez manifestement qu'il met en même rang sa résurrection et sa mort; et qu'il ne se glorifie pas moins du pouvoir qu'il a de mourir, que de celui qu'il a de ressusciter.

Et en effet, ne fallait-il pas qu'il eût en lui-même un préservatif infaillible contre la mort; puisque par sa seule parole il faisait revivre des corps pourris et ranimait la corruption? Ce jeune mort de Naïm, et la fille du prince de la Synagogue, et le Lazare déjà puant⁴, n'ont-ils pas senti la vertu de cette parole vivifiante? Celui donc qui avait le pouvoir de rendre la vie aux autres, avec quelle facilité pouvait-il se la conserver à lui-même? En vain s'efforceraient-ils de faire sécher les grandes rivières ou de faire tarir les fontaines d'eau vive: à mesure que vous en ôtez, la source toujours féconde répare sa perte par elle-même, et s'enrichit continuellement de nouvelles eaux: ainsi était-il du sauveur Jésus. Il avait en lui-même une source éternelle de vie, je veux dire le Verbe divin; et cette source est trop abondante pour pouvoir être jamais épuisée. Frappez tant que vous voudrez

¹ I. Petr. II, 9.

² S. Aug. in Joan. Tract. XXXI, n° 6, t. III, part. II, col. 522.

³ Joan. X, 18.

⁴ Luc. VII, 15. Marc. V, 42. Joan. XI, 44.

ô bourreaux! faites des ouvertures de toutes parts sur le corps de mon aimable Sauveur, afin de faire, pour ainsi dire, écouler cette belle vie: il en porte la source en lui-même; et comme cette source ne peut tarir, elle ne cessera jamais de couler, si lui-même ne retient son cours. Mais ce que votre haine ne peut pas faire, son amour le fera pour notre salut. Lui qui commande, ainsi qu'il lui plaît, à la santé et aux maladies, il commandera à la vie de se retirer pour un temps de son divin corps. Il ne veut pas que la nécessité naturelle ait aucune part dans sa mort, parce qu'il en réserve toute la gloire à la charité infinie qu'il a pour les hommes. Par où vous voyez, chrétiens, « que notre Maître est mort par puissance, et non pas par infirmité: » *Potestate mortuus est*, dit saint Augustin¹.

Aussi l'évangéliste saint Jean observe une chose qui mérite d'être considérée: c'est que le Sauveur, étant à la croix, fait une revue générale sur tout ce qui était écrit de lui dans les prophéties; et voyant qu'il ne lui restait plus rien à faire, que de prendre ce breuvage amer que lui promettait le Psalmiste, il demanda à boire. « J'ai soif, » dit-il aussitôt, afin que toutes choses fussent « accomplies². » Puis, après avoir légèrement goûté de la langue le fiel et le vinaigre qu'on lui présentait, il remarqua lui-même que tout était consommé, qu'il avait exécuté de point en point toutes les volontés de son Père: et enfin, ne voyant plus rien qui le pût retenir au monde, élevant fortement sa voix, il rendit l'âme avec une action si paisible, si libre si préméditée, qu'il était aisé de juger que personne ne la lui ôtait, mais qu'il la donnait lui-même de son plein gré, ainsi qu'il l'avait assuré: « Personne, dit-il, ne m'ôte mon âme; mais je la donne moi-même de ma pure et franche volonté³. »

O gloire! ô puissance du crucifié! Quel autre voyons-nous qui s'endorme si précisément quand il veut, comme Jésus est mort quand il lui a plu? Quel homme méditant un voyage marque si certainement l'heure de son départ, que Jésus a marqué l'heure de son trépas? De là vient que le centenier, qui avait ordre de garder la croix, considérant cette mort non-seulement si tranquille, mais encore si délibérée, et entendant ce grand cri dont Jésus accompagna son dernier soupir; étonné de voir tant de force dans cette extrémité de faiblesse, s'écria lui-même tout effrayé: « Vraiment cet homme est le Fils de Dieu⁴. » Et lui, qui ne faisait point d'état du

¹ De Nat. et Grat. n° 26, t. X, col. 138.

² Joan. XIX, 28.

³ Ibid. X, 18.

⁴ Marc. XV, 39.

Sauveur vivant, reconnu tant de puissance en sa mort, qu'elle lui fit confesser sa divinité.

Vous dirai-je ici, chrétiens, à la gloire de la croix de Jésus, que ce mort que vous y voyez attaché, remue le ciel et les éléments, qu'il renverse tout l'ordre du monde, qu'il obscurcit le soleil et la lune, et, si j'ose parler de la sorte, qu'il fait appréhender à toute la nature le désordre et la confusion du premier chaos? Certes, je vous entretiendrais volontiers de tant d'étranges événements, n'était que je me suis proposé de vous dire de plus grandes choses. La croix a dompté les démons; la croix a abattu l'orgueil et l'arrogance des hommes; la croix a renversé leur fausse sagesse, et a triomphé de leurs cœurs. J'estime plus glorieux d'avoir remporté une si belle victoire, que d'avoir troublé l'ordre de l'univers, parce que je ne vois rien dans tout l'univers de plus indocile, ni de plus fier, ni de plus indomptable, que le cœur de l'homme. C'est en cela que la croix me paraît puissante, et vous le verrez très-évidemment par la suite de ce discours. Renouvelez, s'il vous plaît, vos attentions, et suivez mon raisonnement.

Où la puissance paraît le mieux, c'est dans la victoire, surtout quand on la gagne sur des ennemis superbes et audacieux. Or, fidèles, ce Dieu infiniment bon, sous le règne duquel toutes les créatures seraient heureuses si elles étaient soumises, il a eu des rebelles et des ennemis, parce qu'il y a eu des ingrats et des insolents. Il a fallu dompter ces rebelles: mais pourquoi les dompter par la croix? C'est le miracle de la toute-puissance, c'est le grand mystère du christianisme. Pénétrons dans ces vérités adorables, sous la conduite des Écritures.

Sachez donc que le plus grand ennemi de Dieu, celui qui lui est le plus insupportable, celui qui choque le plus sa grandeur et sa souveraineté, c'est l'orgueil: car encore que les autres vices abusent des créatures de Dieu contre son service, ils ne nient pas qu'elles ne soient à lui; au lieu que l'orgueil, autant qu'il le peut, les tire de son domaine. Et comment? c'est parce que l'orgueilleux veut se rendre maître de toutes choses; il croit que tout lui est dû: son ordinaire est de s'attribuer tout à lui-même; et par là il se fait lui-même son Dieu, secouant le joug de l'autorité souveraine. C'est pourquoi le diable s'étant élevé par une arrogance extraordinaire, les Écritures ont dit qu'il avait affecté la divinité: et Dieu lui-même nous déclare souvent qu'il est un Dieu jaloux², qui ne peut souffrir les superbes; qu'il rejette les

¹ Is. XIV, 14.

² Exod. XXXIV, 14.

orgueilleux de devant sa face¹; parce que les superbes sont ses rivaux, et veulent traiter d'égal avec lui : par conséquent il est véritable que l'orgueil est le capital ennemi de Dieu.

En effet, n'est-ce pas l'orgueil, chrétiens, qui a soulevé contre lui tout le monde? L'orgueil est premièrement monté dans le ciel, où est le trône de Dieu, et lui a débauché ses anges; il a porté jusque dans son sanctuaire le flambeau de rébellion : après, il est descendu dans la terre, et ayant déjà gagné les intelligences célestes, il s'est servi d'elles pour dompter les hommes. Lucifer, cet esprit superbe, conservant sa première audace, même dans les cachots éternels, ne conçoit que de furieux desseins. Il médite de subjuguier l'homme, à cause que Dieu l'honore et le favorise : mais sachant qu'il n'y peut réussir tant que les hommes demeureront dans la soumission pour leur Créateur, il en fait premièrement des rebelles, afin d'en faire après cela des esclaves. Pour les rendre rebelles, il fallait auparavant les rendre orgueilleux. Il leur inspire donc l'arrogance qui le possède : de là l'histoire de nos malheurs; de là cette longue suite de maux qui affligent notre nature, opprimée par la violence de ce tyran.

Enflé de ce bon succès, il se déclare publiquement le rival de Dieu : il abolit son culte par toute la terre; il se fait adorer en sa place par les hommes qu'il a assujettis à sa tyrannie. C'est pourquoi le Fils de Dieu l'appelle le prince du monde², et l'apôtre encore plus énergiquement, « le dieu de ce siècle³. » Voilà de quelle sorte l'orgueil a armé le ciel et la terre, tâchant d'abattre le trône de Dieu. C'est lui qui est le père de l'idolâtrie : car c'est par l'orgueil que les hommes, méprisant l'autorité légitime, et devenus amoureux d'eux-mêmes, se sont fait des divinités à leur mode. Ils n'ont point voulu de dieux que ceux qu'ils faisaient; ils n'ont plus adoré que leurs erreurs et leurs fantaisies : dignes, certes, d'avoir des dieux de pierre et de bronze, et de servir aux créatures inanimées, eux qui se laissaient du culte du Dieu vivant, qui les avait formés à sa ressemblance. Ainsi toutes les créatures, agitées de l'esprit d'orgueil qui dominait par tout l'univers, faisaient la guerre à leur Créateur avec une rage impuissante.

« Élevez-vous, Seigneur; que vos ennemis disparaissent, et que ceux qui vous haïssent soient renversés devant votre face⁴. » Mais, ô Dieu, de quelles armes vous servez-vous pour défaire ces escadrons furieux? Je ne vois ni vos foudres,

¹ Is. XLII, 8.

² Joan. XII, 31.

³ II. Cor. IV, 4.

⁴ Ps. LXXVII, 1.

ni vos éclairs, ni cette majesté redoutable devant laquelle les plus hautes montagnes s'écoulent comme de la cire : je vois seulement une chair meurtrie et du sang épanché avec violence, et une mort infâme et cruelle, une croix et une couronne d'épines : c'est tout votre appareil de guerre; c'est tout ce que vous opposez à vos ennemis. Justement, certes, justement; et en voici la raison solide, que je vous prie, chrétiens, de considérer.

C'est honorer l'orgueil, que d'aller contre lui par la force; il faut que l'infirmité même le dompte. Ce n'est pas assez qu'il succombe, s'il n'est contraint de reconnaître son impuissance; il faut le renverser par ce qu'il dédaigne le plus. Tu t'es élevé, ô Satan, tu t'es élevé contre Dieu de toute ta force : Dieu descendra contre toi armé seulement de faiblesse, afin de montrer combien il se rit de tes téméraires projets. Tu as voulu être le Dieu de l'homme; un homme sera ton Dieu : tu as amené la mort sur la terre; la mort ruinera tes desseins : tu as établi ton empire en attachant les hommes à de faux honneurs, à des richesses mal assurées, à des plaisirs pleins d'illusion; les opprobres, la pauvreté, l'extrême misère, la croix en un mot détruira ton empire de fond en comble. O puissance de la croix de Jésus!

Les vérités de Dieu étaient bannies de la terre, tout était obscurci par les ténèbres de l'idolâtrie. Chose étrange, mais très-véritable! les peuples les plus polis avaient les religions les plus ridicules; ils se vantaient de n'ignorer rien, et ils étaient si misérables que d'ignorer Dieu. Ils réussissaient en toutes choses jusqu'au miracle : sur le fait de la religion, qui est le capital de la vie humaine, ils étaient entièrement insensés. Qui le pourrait croire, fidèles, que les Égyptiens, les pères de la philosophie; les Grecs, les maîtres des beaux-arts; les Romains, si graves et si avisés, que leur vertu faisait dominer par toute la terre : qui le croirait, qu'ils eussent adoré les bêtes, les éléments, les créatures inanimées, des dieux parricides et incestueux; que non-seulement les fièvres et les maladies, mais les vices les plus infâmes et les plus brutales des passions eussent leurs temples dans Rome? Qui ne serait contraint de dire, en ce lieu, que Dieu avait abandonné à l'erreur ces grands mais superbes esprits, qui ne voulaient pas le reconnaître; et qu'ayant quitté la véritable lumière, le Dieu de ce siècle les a aveuglés, pour ne voir pas des choses si manifestes?

Et le monde et les maîtres du monde, le diable les tenait captifs et tremblants sous de serviles religions, desquelles néanmoins ils étaient jaloux, non moins que de la grandeur de leur

république. Qu'y avait-il de plus méchant que leurs dieux? quoi de plus superstitieux que leurs sacrifices? quoi de plus impur que leurs profanes mystères? quoi de plus cruel que leurs jeux, qui faisaient parmi eux une partie du culte divin? jeux sanglants et dignes de bêtes farouches, où ils soulaient leurs faux dieux de spectacles barbares et de sang humain. Cependant tant de philosophes, tant de grands esprits que le bel ordre du monde forçait à reconnaître l'unique divinité qui gouverne toute la nature, encore qu'ils fussent choqués de tant de désordres, ils n'ont pu persuader aux hommes de les quitter. Avec leurs raisonnements si sublimes, avec leur éloquence toute-puissante, ils n'ont pu désabuser les peuples de leurs ridicules cérémonies et de leur religion monstrueuse.

Mais sitôt que la croix de Jésus a commencé de paraître au monde, sitôt que l'on a prêché la mort et le supplice du Fils de Dieu; les oracles menteurs se sont tus, le règne des idoles a été peu à peu ébranlé; enfin elles ont été renversées : et Jupiter, et Mars, et Neptune, et l'Égyptien Sérapis, et tout ce que l'on adorait dans la terre a été enseveli dans l'oubli. Le monde a ouvert les yeux pour reconnaître le Dieu créateur, et s'est étonné de son ignorance. L'extravagance du christianisme a été plus forte que la plus sublime philosophie. La simplicité de douze pêcheurs sans secours, sans éloquence, sans art, a changé la face de l'univers. Ces pêcheurs ont été plus heureux que ce fameux Athénien*, à qui la fortune, ce lui semblait, apportait les villes prises dans des rets. Ils ont pris tous les peuples dans leurs filets, pour en faire la conquête de Jésus-Christ, qui ramène tout à Dieu par sa croix.

Car vous remarquerez, chrétiens, que tandis qu'il a conversé parmi nous; encore qu'il fit des miracles extraordinaires, encore qu'il eût à la bouche des paroles de vie éternelle, il a eu peu de sectateurs : ses amis mêmes rougissaient souvent de se voir rangés sous la discipline d'un maître si méprisé. Mais est-il monté sur la croix, est-il mort à ce bois infâme, quelle affluence de peuples accourent à lui! O Dieu, quel est ce nouveau prodige? Maltraité et mésestimé dans la vie, il commence à régner après qu'il est mort. Sa doctrine toute céleste, qui devait le faire respecter partout, le fait attacher à la croix, et cette croix infâme, qui devait le faire mépriser partout, le rend vénérable à tout l'univers. Sitôt qu'il a pu étendre les bras, tout le monde a recherché ses embrassements. Ce mystérieux grain de froment n'est pas plutôt tombé dans la terre, qu'il s'est multiplié par sa propre corrup-

* Timothée, fils de Conon. *Plut. Vit. parall.*

tion. Il ne s'est pas plutôt élevé de terre, que selon qu'il l'avait prédit en son Évangile, « il a attiré à lui toutes choses¹, » et a changé l'instrument du plus infâme supplice en une machine céleste, pour enlever tous les cœurs : c'est-à-dire, que le Sauveur est tombé de la croix au sépulchre; et par un merveilleux contre-coup, tous les peuples sont tombés à ses pieds.

Voyez cette affluence de gens qui, de toutes les parties de la terre, accourent à la croix de Jésus; qui non-seulement se glorifient de porter son nom, mais s'empressent à imiter ses souffrances, à être déshonorés pour sa gloire, à mourir pour l'amour de lui. Si quelqu'un parmi les anciens méprisait la mort, on admirait cette fermeté de courage comme une chose presque inouïe. Grâce à la croix de Jésus, ces exemples sont si communs parmi nous, que leur abondance nous empêche de les raconter. Depuis qu'on a prêché un Dieu mort, la mort a eu pour nous des délices : on a vu la vieillesse la plus décrépite et l'enfance la plus imbécile, les vierges tendres et délicates y courir comme à l'honneur du triomphe. C'est pourquoi on disait que les chrétiens étaient un certain genre d'hommes destinés et comme dévoués à la mort. La croix toute-puissante avait familiarisé avec eux ce fantôme hideux, qui est l'horreur de toute la nature. Le monde s'est plutôt lassé de tuer que les chrétiens n'ont fait de souffrir; toutes les inventions de la cruauté se sont épuisées pour ébranler la foi de nos pères; toutes les puissances du monde s'y sont employées. Mais, ô aveugle fureur, qui établit ce qu'elle pense détruire! c'est par la croix que le roi Jésus a résolu de conquérir tout le monde : c'est pourquoi il imprime cette croix victorieuse sur le corps de ses braves soldats, en les associant à ses souffrances : c'est par là qu'ils surmonteront tous les peuples; ils désarmeront leurs persécuteurs par leur patience; les loups à la fin deviendront agneaux, en immolant les agneaux à leur cruauté.

Il faut que la croix de Jésus soit adorée par toute la terre : son empire n'aura point de bornes, parce que sa puissance n'a point de limites; elle étendra sa domination jusqu'aux provinces les plus éloignées, jusqu'aux îles les plus inaccessibles, jusqu'aux nations les plus inconnues. Quelle joie en vérité, fidèles, de voir et Barbares et Grecs, et les Scythes et les Arabes, et les Indiens et tous les peuples du monde, faire tous ensemble un nouveau royaume, qui aura pour sa loi l'Évangile, et Jésus pour son chef, et la croix pour son étendard! Rome même, cette ville

¹ Joan. XII, 23.